

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRES.—GAITÉ.—SANTÉ.—BIEN-ETRE.—SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DÉVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obtiens ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, W. D. ROWEN,

Rédacteur, Imprimeur.

N.º 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce Journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année ou volume se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans perte pour l'abonné... Le prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement...

PRIX DES ANNONCES. Première insertion, 6 lignes et au-dessous, une demi-piastre. Au-dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion ultérieure se fait au quart des prix ci-dessus... Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

FRANSES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en incombent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. Un dédit moitié aux encanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

CHRONIQUE DU XVIIIE SIECLE.

Suite, et fin.

—Merci, dit Forster en sautant lourdement à terre; je n'en suis pas fâché, car le poste n'était pas bon.

—Que dis-tu là? —Le di, capitaine, quand vous amuseriez à vous promener sur les tuiles; je vous prie de me mettre de garde autre part que sous la gouttière.

—Et pourquoi cela? —Parce que quand il pleut des tuiles et qu'on n'a pas de parapluie, c'est un malin.

—Comment! l'est tombé une tuile sur la tête, dis-tu? —Une il m'en est tombé dix; mais j'étais là, fidèle au poste; je tolt tout entier serait tombée que je n'aurais pas bougé.

—Mes amies; s'écria Gerónimo, elles sont sur le toit! Lanqueras, mon amour, si tu dis vrai, il a dix pièces d'or pour toi.

—Au tolt! crièrent tous les soldats. —Alors, camarades, vous savez le chemin, s'écria Gerónimo; qui m'aime me suive! Cornéus, Forster, venez, venez aussi, et laissez comme le lous éléves que vous êtes.

Et la bande, pleine d'un nouvel espoir, rentra dans le vestibule et s'élança dans l'escalier; on entendit s'éloigner alors jusqu'aux pas lourds des eux allemands qui fermaient la marche.

—Et maintenant, dit Victor, Vivaux, il n'y a pas une minute à perdre; de la présence d'esprit, le courage et nous sommes sauvés.

En même temps il sortit le premier de dessous sa fièle, et prenant les deux femmes par la main, s'élança avec elles hors de la maison; toute la bande était sur le toit.

—Capitaine! capitaine! cria Forster, les voilà qui se sauvent. Prenez, tenez! là! là!... Prenez garde. Der Teufel!

Un grand cri, un cri terrible, un de ces cris de mort qui traversent l'espace quand une âme sent qu'elle va sortir violemment du corps, suivit ce cri.

Les trois fugitifs s'arrêtèrent comme étourdis sur leur place. Ils virent une masse qui passait dans le vide, et ils entendirent le bruit d'un corps qui s'écrasait sur le pavé.

—C'est le capitaine! dit Vivaux d'une voix toute frémissante d'horreur; il se sera approché trop près du bord, et le tolt aura manqué, sous ses pieds.

—Capitaine!... Capitaine!... crièrent plusieurs, mais rien ne répondit, pas même un cri, pas même une plainte.

—Il est mort, dit Vivaux; —Dieu ait son âme; —ongons à nous.

—Et ayant repris les deux femmes, chacun par la main, il courut avec elles sur le bord de la mer.

Une barque était sur le rivage, les fugitifs s'en approchèrent quoique le temps fût redevenu sombre, à mer plus calme.

—Poussons cette barque à la mer, dit Victor; Dieu ne nous a pas sauvés si miraculeusement que nous abandonner à derrier mort.

—Est-ce, vous, M. Victor? dit une voix qui sortait du bateau, tandis qu'une tête inquiète se levait et dépassait à peine le bordage de la barque.

—Nous sommes sauvés, dit Victor; c'est patron Bousquie.

—Et la mer! demanda Gabrielle. —Douce comme du lait, dit le patron Bousquie; tout juste du vent ce qu'il faut pour ne pas faire du bruit et rames les rames. Montez, montez.

Les deux femmes sautèrent dans le canot; patron Bousquie le poussa à la mer et s'élança derrière les fugitifs; Victor tenait déjà les rames.

—Pas de rames! pas de rames! dit patron Bousquie; les rames font du bruit; la voile au vent et Dieu nous garde!

LA BERGERIE DE LIEU.

Près du village de Lieq habitait une jeune orpheline nommée Marie. Elle avait été élevée chez elle dès sa plus tendre enfance, et toutes deux vivaient du produit d'un petit troupeau que Marie menait paître sur les montagnes. Marie était belle, avait la taille svelte, et était d'une légèreté certaine; elle avait remarqué dans nos bergères basques. Plusieurs bergers de Lieq avaient cherché à se faire aimer de Marie; mais elle avait repoussé leurs hommages et se de leurs soupies; son cœur était resté couvert de neiges éternelles.

Un soir le ciel était couvert de nuages; l'éclair brillait et le tonnerre commençait à gronder et le ramenaient son troupeau à la chaumière pour devancer l'orage, lorsqu'elle entendit partir des cris de détresse de la Montjauras qu'elle descendait en ce moment. Marie était bonne, elle souffrait des souffrances des autres, elle était la consolation de ses compagnes. Elle gravit aussitôt la montagne, et arrivée sur un petit plateau, elle vit un homme luttant avec un ours et près de périr dans les terribles étreintes de ce ferocce habitant des Pyrénées.

Marie était douée d'un grand force. —A la vue du péril que couraient les montagnards, elle leva sa houlette et en assés plusieurs coups sur le tête de l'animal; l'ours, furieux, quitta sa proie et se précipita sur la jeune fille. Alors le Basque, débarrassé de son ennemi, l'attaqua à son tour, et vigoureusement secondé par Marie, il ne lui fallut que peu d'instants pour le terrasser et le tuer.

Dependant l'orage éclata; le bruit de la foudre mêlé à celui des tonnerres, la nuit qui déjà enveloppait la terre de ses ombres, rendaient la marche difficile et dangereuse; après cela il fallait réunir le troupeau que Marie avait quitté pour voler au secours du montagnard; il fallait gagner, la chaumière. Le Basque offrit ses services; mais elle le refusa. Le Basque offrit ses services; mais elle le refusa. Le Basque offrit ses services; mais elle le refusa.

Dependant l'orage éclata; le bruit de la foudre mêlé à celui des tonnerres, la nuit qui déjà enveloppait la terre de ses ombres, rendaient la marche difficile et dangereuse; après cela il fallait réunir le troupeau que Marie avait quitté pour voler au secours du montagnard; il fallait gagner, la chaumière. Le Basque offrit ses services; mais elle le refusa.

—C'est qu'étaient-ils dit pendant le chemin? il est facile de le deviner, car Marie sut que celui auquel elle avait sauvé la vie s'appelait Manech, qu'il était de Pardet, et que ses parents étaient possesseurs de riches troupeaux qu'on voyait couvrir les montagnes voisines du bourg.

Depuis ce jour, les moutons de Manech prirent une autre direction; ils abandonnèrent leurs pâturages accoutumés pour aller vers le Montjauras; et de ce jour aussi, la jeune fille changea d'habits; elle était ses compagnes et perdit sa

gaité; lorsqu'elle apercevait Manech, lorsque celui-ci s'approchait d'elle, lui pressait tendrement la main, seulement alors un doux sourire venait effleurer ses lèvres. —La pauvre Marie aimait.

Marie aimait avant-nous dit; elle n'avait pu résister à l'amour de Manech, à ses promesses, à ses prières; elle lui avait donné tout ce qu'elle en voulait épouser Marie; mais il attendait une occasion favorable pour en parler à ses parents, pour aplaier les difficultés qu'ils pourraient élever à cause de la position tout-à-fait médiocre dans laquelle se trouvait son amie. Une circonstance nouvelle commença bientôt à Manech de hâter l'explication qu'il voulait avoir avec sa famille. La jeune orpheline portait dans son sein le fruit de leur amour.

Manech parla à son père, il lui conta son combat avec l'ours, le secours que lui avait donné la bergère; il lui fit le tableau de sa beauté, de ses grâces et de ses aimables qualités; enfin, après elle il le pria de consentir à ce qu'il lui lui présentât comme sa future épouse.

L'ont le temps que Manech avait parlé, le père l'avait écouté d'un air impassible, sans faire aucun signe d'approbation ou de désapprobation. Lorsqu'il eut fini; combien de moutons, dit-il, combien de vaches de bœufs apporte la maîtresse en mariage? Mon père, répondit le jeune homme, elle n'a ni moutons, ni moutons, mais je lui dois la vie. Gachin, repiqua le père, à des bœufs et des moutons; c'est celle qui t'est destinée. Ah! mon père, dit Manech, je n'aimerais jamais Gachin. Eh bien! dit le père d'un ton brusque, tu aimeras son troupeau, c'est la même chose, et il lui tourna le dos.

Le père de Manech était dur, intéressé et revenait rarement sur une résolution prise. Son fils le savait, aussi pria-t-il le père d'intercéder pour lui; la mère fit de vains efforts; près de son époux; il était inexorable.

Lorsqu'il revint, Manech était triste. —La jeune fille l'interrogea sur la cause de sa tristesse, et il neput la lui cacher. Je n'y attendais, dit Marie; mais que m'importe si tu continues à m'aimer, et si tu n'en épouses pas une autre? Je te le jure! répondit Manech; et moi, fit Marie d'un air sardonien, je te jure que voici mon tombeau, si tu assis sur le bord d'un grave qui, après avoir roulé ses enux sur un lit de rochers, se précipitant dans un gouffre d'où il sortait pour retomber dans un abîme plus profond encore.

L'aveu qu'avait fait Manech à son père ne fut qu'un gage de sa hâter l'extinction de son projet; il ne craignit point l'opposition de son fils qui s'était toujours montré soumis à ses volontés. Il fit publier les bans; Manech protesta contre la violence qu'on voulait faire à ses sentiments, mais le père le réduisit au silence en le menaçant d'un mariage de la maison paternelle et de sa malédiction.

La veille du jour où devait se célébrer le mariage, Manech alla sur le Montjauras; il y trouva Marie; elle était plongée dans la tristesse; ses yeux étaient couverts de larmes. Quoique le dévouement dans le cœur, Manech s'efforça de la consoler, et ils oublièrent pour un instant, dans